

Le profil
de cette maison (1872)

Cette maison
aux allures de Taj Mahal
miniature, surmontée
de dômes et de mosaïques,
fut remontée dans le
romantique parc de Bécon,
à Courbevoie.

• Spécial Paris

Universels vestiges

Tour Eiffel, pont Alexandre-III, Grand Palais... Les Expositions internationales ont doté la Ville Lumière de ses plus beaux monuments. D'autres ont sombré

dans l'oubli. Jeu de piste sur la trace de ces édifices pas si éphémères...

• DOSSIER RÉALISÉ PAR MARTINE LACHAUD, AVEC SYLVAIN AGEORGES, MARIE-BARBIER, ANNE BERTHOD, JÉRÔME COIGNARD

• BÉSSMA L'AMOURI, MICHÈLE LÉLOUP, DOMINIQUE MORAILLEY ET MARION VIGNAL • REPORTAGE PHOTO : SYLVAIN AGEORGES •



Pavillon de l'Industrie (1855). La France couronnant l'art et l'industrie, qui ornait son fronton, a trouvé refuge à Saint-Cloud, dans le plus vieux parc d'Ile-de-France.

Après Lisbonne et Hanovre, la Seine-Saint-Denis accueillera la prochaine Exposition internationale, en 2004. On doit à l'Angleterre d'avoir, la première, en 1851, jeté les bases de ces grandes foires à la gloire du progrès. Puis à la France, sa rivale, d'avoir introduit les beaux-arts, marié l'esthétique et la technique. Elles sont nées d'un rêve saint-simonien, qui chante les merveilles de l'art et de l'industrie, mais célèbre aussi l'homme qui les conçoit. « Les expositions ont emprunté ce rêve d'un lieu clos où l'univers communiquerait dans le catéchisme des industriels », juge Pascal Ory, historien, auteur d'un ouvrage consacré à ces kermesses planétaires où l'optimisme est de rigueur, où le souci d'éduquer les foules se double d'un désir de divertissement pour attirer les masses. Où l'époque recense ses capacités pour mieux sonder le futur.

De 1855 à 1937, six Expositions universelles et une Exposition coloniale internationale (outre celle de Nogent, en 1907 [voir l'encadré page 22]) investissent Paris, donnant lieu à une surenchère d'exotisme et à une débauche d'architecture. « Une exposition, ça remodèle

l'espace urbain », constate Pascal Ory. Les bateaux-mouches ont été créés pour la manifestation de 1867 et la première ligne de métro pour celle de 1900. Logique de l'éphémère, la plupart des bâtiments, construits en bois, en tochéis et décorés de stuc, qui accueillirent les nations participantes ont disparu. Rachetés ou récupérés par des communes, des particuliers, des industriels, quelques éléments restent néanmoins inscrits dans le paysage francilien. Souvent enfouis dans les mémoires. Mais passionnants à dénicher au bord d'une sente urbaine verdoyante, au pied d'un bac à sable, dans un terrain plutôt vague...

1855 Première du genre en France, l'Exposition des produits de l'agriculture, de l'industrie et des beaux-arts, que Napoléon III inaugure, le 15 mai, en bas des Champs-Élysées, est

Théâtre du Rond-Point

Le théâtre du Rond-Point s'annonce, dès la rentrée prochaine, comme le rendez-vous du spectacle vivant. Son directeur, l'auteur et metteur en scène Jean-Michel Ribes – un défenseur des écritures contemporaines – est bien résolu à faire de cet endroit un véritable « lieu d'agitation culturelle » avec cybercafé, librairie, nouvelle salle Roland-Topor destinée aux projets insolites et restaurant convivial. Bref, de quoi ranimer les murs décrépis de la façade, d'ailleurs en cours de restauration. Quiconque souhaite remonter l'histoire du bâtiment doit, d'abord, contourner l'enceinte extérieure. À l'opposé de l'entrée du théâtre se trouve un élégant péristyle grec, avec cette inscription : Panorama. Ce nom n'est autre que celui de l'édifice originel, construit par Gabriel Davoudin en remplacement de celui que Hittorff avait réalisé pour l'Exposition universelle de 1855. Sous le Second



Le théâtre du Rond-Point était, en 1855, le pavillon des industries du luxe : Christoffe, Baccarat...

Empire, les dits panoramas flirtent plus du côté de la propagande militaire que de celui du spectacle. Batailles, conquêtes, expéditions étaient mises en scène par le biais de toiles peintes accrochées aux murs de la rotonde. Puis le panorama devint palais des glaces, Poste, promenoir, vestiaire, café et estrade pour l'orchestre sont installés... Jusqu'en 1981, date à laquelle Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault dominèrent leur théâtre d'Opéra dans la

perrière. Il y réimplantent la charpente de bois, toujours visible, que la troupe avait spécifiquement fait construire par les charpentiers de Paris. Jusqu'en 1992, la fameuse compagnie, suivie de celle de Marcel Maréchal, fait les beaux jours du Rond-Point. Avec Ribes, c'est une tout autre page de l'histoire qui vient de s'ouvrir. Cher la, humour et gravité font bon ménage. À nouveau siècle, nouveau langage. **M. V. Théâtre du Rond-Point (VII^e), 01-44-95-98-03.**



En 1855, les visiteurs découvrent le pendule de Foucault, aujourd'hui au musée des Arts et Métiers.

Musée des Arts et Métiers

Créé en 1794 par l'abbé Henri Grégoire, ce dépôt des « inventions nouvelles et utiles » est installé dans l'ancien prieuré Saint-Martin-des-Champs. Parmi les 80 000 objets qu'il conserve, nombre de créations technologiques ou industrielles introuvent, les contemporains des Expositions universelles parisiennes. En 1855, ce fut, par exemple, le pendule de Foucault, invention qui mit

en évidence la rotation de la Terre sur elle-même. En 1878, c'est la tête de la Léontine Barthold, dont on voit aujourd'hui la maquette de travail, que la foule découvrit. En 1878 toujours, la révolutionnaire machine à vapeur des ingénieurs Mouchot et Piére permit d'actionner une presse d'imprimerie, grâce à son miroir réflecteur de soleil. **M. V. Musée des Arts et Métiers, Paris 08^e, 01-53-01-82-00.**

Notre-Dame-du-Travail

A la demande du père Soulanges-Bodin, l'ingénieur Jules Astuc élève l'église Notre-Dame-du-Travail pour accueillir les ouvriers du monde entier qui viennent travailler à l'Expo de 1900. C'est le premier lieu de culte parisien doté d'une structure en fer. Ses fermes métalliques,

d'un poids total de 135 tonnes, proviennent du palais de l'Industrie de l'Exposition universelle de 1855, alors en cours de démontage. À l'extérieur, des éléments auraient été récupérés dans le pavillon des Tisus de l'Expo de 1889. Un bel exemple de récupération B.L. 36, rue Guilleminot 07V⁷, 01-44-10-22-92.

••• vouée au rapprochement entre les peuples. Les technologies nouvelles sont mises à l'honneur. On admire les machines à vapeur, l'électricité appliquée à l'industrie, le pendule de Foucault, qu'en 2002 on peut voir au musée des Arts et Métiers (voir l'encadré page 9), les machines à coudre américaines Singer. Le percolateur, ingénieux appareil de M. Loysel, produit 2 000 tasses de café à l'heure. Qui se souvient que le théâtre du Rond-Point (voir l'encadré page 9), sur les Champs-Élysées, fut un pavillon où les industries du luxe rivalisèrent d'élégance ? Christofle, Sèvres, Baccarat, la manufacture des Gobelins y exposent leur savoir-faire. Le bronze d'art et le plaqué argent font l'unanimité grâce à la galvanisation. Désormais, l'orfèvrerie est plus abordable.

L'un des rares témoignages architecturaux de cette Expo repose dans le domaine national de Saint-Cloud. Due au sculpteur Elias Robert, un élève de David d'Angers et de James Pradier, cette *France couronnant l'art et l'industrie* ainsi que les deux groupes de Georges Diebolt (auteur du *Zouave* du pont de l'Alma) qui l'entourent trônent au fronton du palais de l'Industrie, en bas de l'avenue des Champs-Élysées. En 1889, l'édifice sera détruit pour céder la place au Grand et au Petit Palais. *La France*, aujourd'hui, est en piteux état. Elle porte une minerve en plâtre, depuis qu'elle a failli perdre la tête lors de la tempête de 1999...

1867

Le tsar débarque gare du Nord; le sultan, garo de Lyon; Guillaume de Prusse, Moltke et Bismarck sont là. Trois ans plus tard, ils reviendront, les armes à la main. Mais, pour l'heure, chacun parade dans les allées de cette « ville » construite, cette fois, sur le Champ-de-Mars que visitent 11 millions de curieux ébaubis. 52 200 exposants s'installent dans l'audacieux bâtiment ellipsoïdal voulu par Frédéric Le Play. Les tout nouveaux bateaux-mouches relient l'île Saint-Germain, annexe agricole de l'Expo. La locomotive à vapeur « pour routes ordinaires », les ascenseurs de Léon Edoux et les canons de Krupp exposés dans la galerie des Machines stupéfient le chaland. La France découvre la musique tzigane au restaurant autrichien, boit du thé dans les ibas élevées par les charpentiers de Saint-Petersbourg, dont on peut encore voir un exemplaire dans le XVI^e arrondissement. •••



Exemple de récupération : la structure en fer de Notre-Dame-du-Travail, édifiée pour l'Expo de 1900, provient d'éléments du palais de l'Industrie de 1855.



Une villa (1867). Cette élégante demeure, située dans une villa privée du XVII^e arrondissement, porte l'empreinte des charpentiers de Saint-Petersbourg.

1878

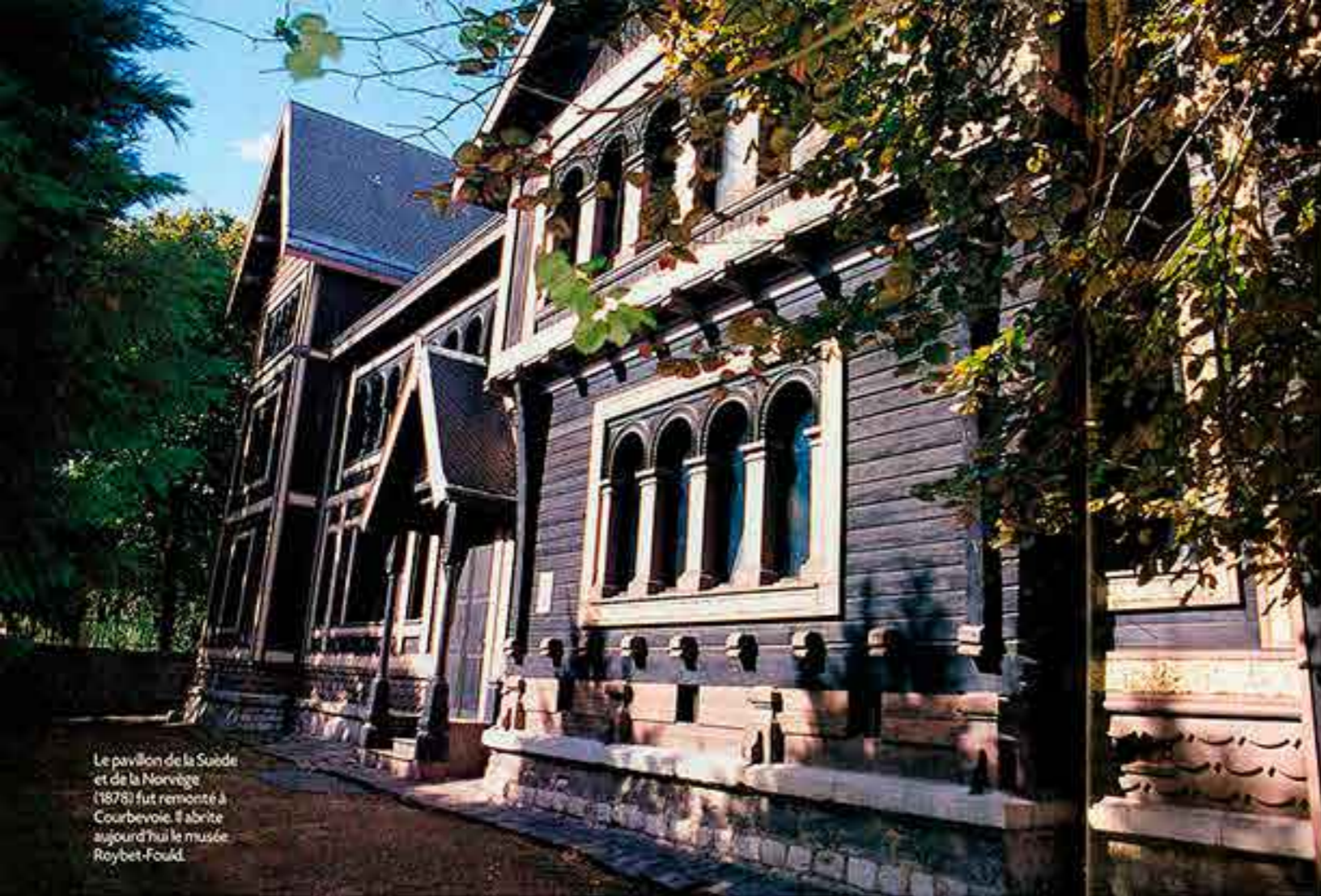
Cette exposition-là veut témoigner du redressement du pays après la débâcle de 1870. L'annexion de l'Alsace-Lorraine a fait tomber la production de fonte et de fer à son niveau de 1860. C'est pourtant au cours des décennies 1870 et 1880 que l'architecture métallique prend son essor à Paris. Terminus de la ligne qui relie la petite ceinture à l'entrée de l'Expo, la gare du Champ-de-Mars, imaginée par l'architecte de la gare Saint-Lazare, Juste Lisch, voit passer sous son porche les machines les plus folles et quelque 60 millions de citoyens du monde. Loes de l'extension de la ligne jusqu'aux Invalides, en 1900, elle échappe de justesse à la destruction : un cyclone ayant anéanti les ateliers de la Compagnie de l'Ouest, celle-ci fera l'affaire. Inscrite à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques, la belle rouillée dépérit aujourd'hui à Asnières (impasse des Carbonnets), les murs couverts de tags, les vitres brisées, les portes condamnées.

La galerie annexe de la salle des machines du Champ-de-Mars, construction révolutionnaire de l'ingénieur Henri de Dion – ses fermes métalliques, sans tirants horizontaux, permettent l'utilisation de tout le volume. •••



Le pavillon de la Suède et de la Norvège (1878). Détail de la façade en pin rouge égayée de bandeaux décoratifs en sciure de bois compressée.





Le pavillon de la Suède et de la Norvège (1878) fut remonté à Courbevoie. Il abrite aujourd'hui le musée Roybet-Fould.

La maison Douilton



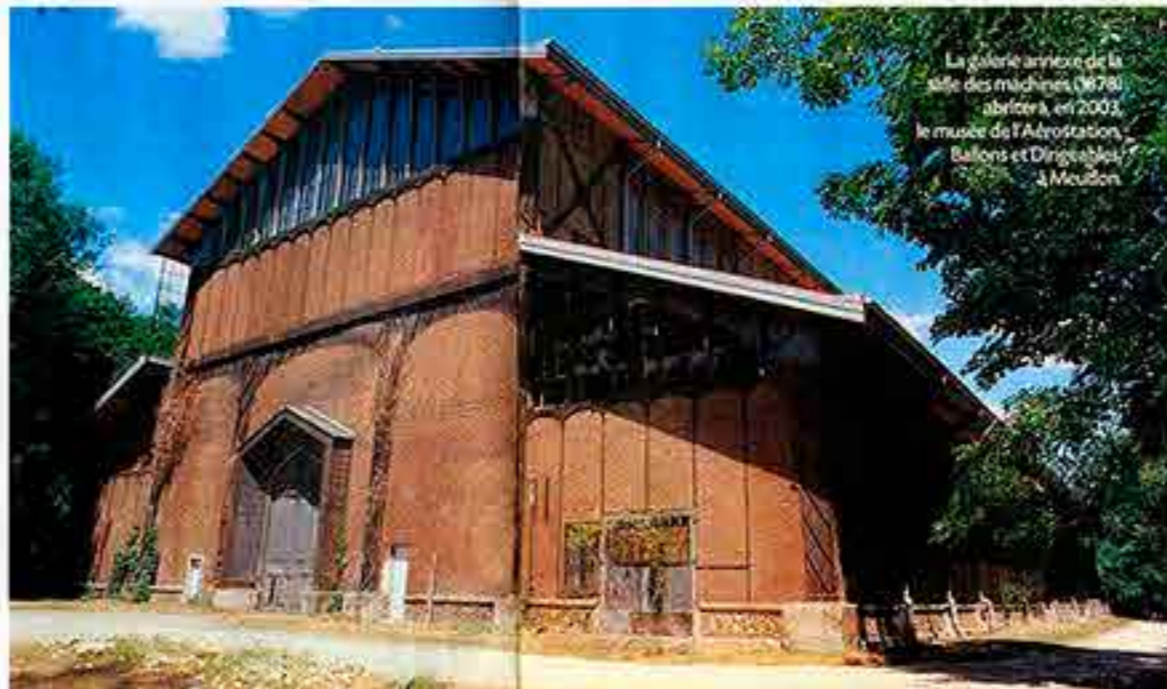
Un nouveau matériau fit sensation à l'Exposition universelle de 1878 : la brique. Dessiné par l'architecte Wilkinson, le pavillon de la maison Douilton et Lamberty, l'une des plus importantes manufactures de terre cuite d'Angleterre, en constituait un véritable catalogue. Fries, moulures, voussures, corniches, colonnettes, culots, cabochons, carreaux aux innombrables motifs, balustres et vases façonnent sur la façade en briques rouges et en terre cuite blonde. Paradoxalement, c'est à Maisons-Laffitte, ville blanche, que cette maison en parfait état de conservation est à présent installée. Habitée par des particuliers, elle fait partie du patrimoine de la ville. **M.B.** Maison Douilton, 30, avenue Pascal, Maisons-Laffitte (Yvelines)

Brique rouge et terre cuite blonde... ce pavillon de 1878 colore désormais la blanche ville de Maisons-Laffitte.

●●● couvert - a, elle aussi, sauvé ses abattis. Récupérée et rebaptisée « Hangar Y » par le colonel Charles Renard, un passionné de ballons dirigeables qui érigea dans ses entrailles, déménagées à Meudon, le premier centre aéronautique du monde (voir l'encadré page 15).

Si les espaces éphémères squattent le Champ-de-Mars, l'unique bâtiment définitif est édifié sur la colline de Chaillot. Signé Davioud, le palais du Trocadéro, rotonde à colonnes flanquée de deux minarets, se silhouettera sur le paysage pendant cinquante-sept ans. A présent, seules demeurent les six allégories féminines des continents qui décoraient sa tribune d'honneur, visibles sur le parvis du musée d'Orsay (voir l'encadré page 16).

Dans le pavillon de l'Industrie, le public de l'Expo découvre la bougie électrique (la première ampoule) du Russe Jabllokoff, les dents en porcelaine américaines et l'inextinguible four solaire des Français Mouchot et Pifre, aujourd'hui au musée des Arts et Métiers (voir l'encadré page 9). Il se bouscule en bord de Seine, dans la rue des Nations, qui regroupe les pavillons des pays étrangers. Parmi eux se dresse la façade austère en pin rouge de Norvège, égayée de géométriques bandeaux décoratifs en sciure de bois compressée, ancêtre de l'aggloméré. Le pavillon de Suède et de Norvège fut remonté dans le parc de Bécon, à Courbevoie, pour agrandir ●●●



La galerie annexe de la salle des machines (1878) abritera, en 2003, le musée de l'Aéronautique, Ballons et Dirigeables à Meudon

Le Hangar Y

À peine après l'Exposition de 1878, la galerie annexe de la salle des Machines est remontée dans la forêt de Meudon. Le commandant Renard la renomme Hangar Y et y installe l'Établissement central de l'aéronautique militaire de Chalais-Meudon, le premier laboratoire aéronautique de la planète. Dans l'astuceuse bâtisse, il construit et remise des ballons dirigeables. En 1884, Charles Renard et Arthur Krebs y mettent au point La France, qui réalise

le premier vol au monde en circuit fermé au-dessus du plateau de Villacoublay. Longtemps abandonné, le Hangar Y a servi à stocker les bancs du défilé du 14 Juillet. Affecté au ministère de la Culture, il est, depuis 1981, inscrit à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques. Sa restauration va commencer pour accueillir le futur musée de l'Aéronautique, Ballons et Dirigeables, qui ouvrira ses portes courant 2003. **M.B.** Avenue de Trivaux, Meudon (Hauts-de-Seine).



Trocadéro (1878),
Nantes, parvis du musée
d'Orsay...
le destin tumultueux
de six femmes.

Les statues d'Orsay

En 1878, le palais du Trocadéro accueille sur sa tribune d'honneur six statues féminines représentant les six continents : L'Espérance, de Schoenewerk (la seule à cacher sa poitrine), L'Asie, de Falguère, L'Afrique, de Delaplanche, L'Amérique du Nord, de Hilde, L'Océanie, de Mathurin Moreau, et L'Amérique du Sud, de Millet. Des femmes fières et dorées. Leur carrière n'est pas rose. Envoyées à Nantes en 1935, elles y décorent le Champ-de-Mars. En 1963, la construction d'un parking entraîne le renvoi des Concomites à la décharge publique. Il faudra attendre quarante ans pour que la presse locale s'émeuve du sort de ces déesses oxydées à demi enfouies sous le remblai d'une route. Le musée d'Orsay, zélé, se lance dans un long

combat contre la ville de Nantes afin de les récupérer, en échange d'un tableau ! À l'Exposition de 1900, quatre sculptures d'animato accompagnent les belles dames : le Cheval à la henné, de Rouillard, Le Taureau de Cain, L'Éléphant pris au piège, de Frémiot, et Le Rhinocéros, de Jacquemart. En 1935, les belles déambulent porte de Saint-Cloud, à l'Exposition du Taureau, expédié à Nîmes. Orsay récupère finalement les trois premières et les envoie avec les Concomites se refaire une beauté à la fonderie de Coubertin, à Saint-Rémy-lès-Chevreuses. Depuis 1986, les neuf sculptures monumentales ont désormais trouvé place sur le parvis du musée d'Orsay. M.B. Musée d'Orsay (VII^e), 01-40-49-48-14.

la résidence d'été de Consuelo Fould, petite-fille du ministre de Napoléon III Achille Fould. Amatrice d'art, la dame transforma l'ensemble en un musée qu'elle baptisa « Roybet-Fould » en hommage au peintre Ferdinand Roybet, qu'elle admirait tant. Le musée, en 2002, abrite toujours des peintres du XIX^e siècle, des œuvres de Carpeaux, des poupées et le travail de créateurs sur bois (parc de Bécon, 178, boulevard Saint-Denis, Courbevoie, Hauts-de-Seine, 01-43-33-30-73).

80 000 visiteurs se pressent chaque jour dans les cinq pavillons de l'Angleterre et de ses colonies. Notamment dans celui des Indes anglaises, surmonté de dômes et de mosaïques. Suivant l'exemple de sa sœur, George-Achille Fould fera de cette ravissante maison aux allures de Taj Mahal de poupée sa résidence estivale, également dans le romantique parc de Bécon. Sous les frondaisons qui descendent vers la Seine, ce summum du raffinement tout en marqueterie de bois du sol au plafond se languit, étayé pour qu'il ne tombe pas, traité contre les bestioles et les champignons qui menacent de le grignoter. Un autre espace britannique attirera le badaud de 1878 : la maison Doullton. Son étonnante façade en brique est à découvrir dans le très chic Maisons-Laffitte (voir l'encadré page 15).

Curieux coup de cœur que celui du sieur Legrand ! Il avait acheté à Boulogne, qui n'était pas encore Billancourt, un terrain qu'il avait transformé en jardin alpestre. ●●●

La tour Eiffel

Preuve d'essai chaque année par plus de 6 millions d'administrateurs, la tour Eiffel est le monument le plus visité de la planète. Verline l'avait surnommée « le squelette de beffroi ». Depuis son inauguration, le 31 mars 1889, la Dame de fer a été descendue à bicyclette, en trial, en parachute ou à l'élastique. Elle a été gravie par des hommes en échasses, une éléphant, des alpinistes, et un véhémente en dix-neuf minutes seulement ! Des excentriques aux grands de ce monde, tous veulent grimper

sur ses hauteurs. Seuls les Parisiens préfèrent la contempler de loin. A tort. Car ses entrailles méritent le détour, des fascinants entrelacs de sa structure aux imposantes machines hydrauliques qui, au sous-sol actionnent les ascenseurs, en passant par le tronçon de l'escalier en colimaçon d'origine exposé au premier étage. L'effie dans les années 1980, la belle a perdu 1 300 tonnes (César en racheta quelques kilos pour ses sculptures). Elle a recouvert sa couleur bronze après avoir vu, à ses débuts, rouge puis jaune. Ses plates-formes ont

été réaménagées avec des restaurants, un bureau de poste pour expédier des lettres spécialement estampillées, une salle de projection de films et d'images virtuelles. Au sommet, un Gustave Eiffel en dire, assis dans son petit bureau, continue de contempler avec les touristes la principale coquette de saillante créature : une vue superbe, imprenable. A.B. Champ-de-Mars (VII^e), 01-44-71-23-23.

Bien avant l'aube du XX^e siècle, L'Enfermement de la tour Eiffel... de George Garen (1889).



●●● Dans la rue des Nations, le bonhomme craqua pour un chalet helvétique. Il l'acheta et le fit installer dans sa « Suisse » boulognaise. Réalisé par un fabricant des Grisons, ce chef-d'œuvre de menuiserie en pin, mélèze et cèdre est assemblé par des chevilles en bois. En 1910, ses nouveaux propriétaires l'agrandirent tout en lui conservant son caractère. On le trouve toujours à la même place, mais coincé entre des bâtiments d'une architecture nettement plus classique... (11, rue de l'Alsace-Lorraine, Boulogne-Billancourt).

1889

Attaquée par les monarchistes, les bonapartistes, les boulangistes et les anarchistes, la III^e République tint à fêter avec éclat le centenaire de la Révolution. Elle voulut un monument d'exception. Depuis quelques années déjà, les ingénieurs du monde rêvaient de leur colonne Trajane. L'entreprise parisienne de Gustave Eiffel fit prévaloir le projet de ses

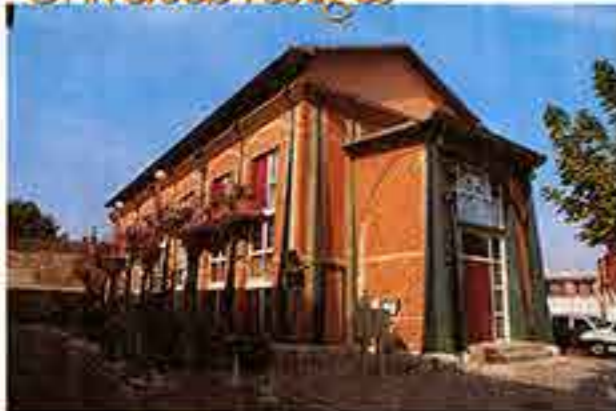
ingénieurs Koechlin et Nouguier, Edouard Lockroy, ministre du Commerce et de l'Industrie, puis commissaire de l'Exposition, pressentit que leur tour de 300 mètres pourrait être le clou du spectacle tant cherché. La chose est montée en vingt-six mois, dont cinq pour les fondations. Le délai autant que la hauteur atteinte stupéfient les contemporains. Loin d'écarter l'Expo qui couvre le Champ-de-Mars, ce « blasphème triomphant de tous les dogmes de l'architecture et de la beauté » encadre toutes les perspectives sans rien masquer (voir l'encadré ci-dessus). 32 millions de visiteurs plébiscitent aussi la galerie des Machines, splendide structure de fer et de verre (80 000 mètres carrés), édifiée par l'architecte Ferdinand Dutert et l'ingénieur Victor Contamin. La nef principale détient alors le record mondial de la portée de voûte. De nombreux éléments de ses annexes ont été réutilisés en Ile-de-France : le cinéma MK 2, sur le bassin de la Villette, et le bâtiment qui lui fait face en sont de remarquables exemples.

Si les monarches qui régnaient alors sur l'Europe boudent le Paris républicain, ils sont néanmoins représentés par leur pavillon. Souvenir d'une de ces constructions éphémères, la demeure dite « villa de la Montagne » fut transportée à Champigny-sur-Marne (23, avenue Martelet) par un fabricant de jouets. Inscrit à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques, ce pavillon scandinave construit en rondins de bois par Charles Garnier constitue un îlot privé dans le parc des Lilas (actuellement en travaux).

Dans l'imposante maison mauresque de la villa Chaptal, à Levallois-Perret (du 30 de la rue Kléber au 76 de la rue Chaptal), ce sont des éléments d'un pavillon espagnol qui auraient été employés pour le décor du rez-de- ●●●



Reste de la galerie des Machines de l'Expo de 1889. Le cinéma MK 2 et le bâtiment qui lui fait face, sur le bassin de la Villette, utilisent des éléments de la galerie des Machines de l'Expo de 1889.



Pavillon de la ville de Liège (1900).
Conçu par l'atelier de Gustave Eiffel,
il a été transformé par les HLM de la ville
de Saint-Ouen en ateliers d'artistes.

chaussée. En se promenant dans la ravissante ruelle privée qui serpente entre seringas odorants et rosiers en cascade, on aperçoit les cintres outrepassés, les auvents, les logettes à moucharabieh de son originale façade...

« Hélas ! il faut que la science en prenne son parti : elle n'a pas d'assez beaux yeux pour attirer 150 000 admirateurs par jour », regrette Victor Fournel (*Le Correspondant*). Ainsi l'homme de 1889 plébiscite-t-il des spectacles plus accessibles : le panorama transatlantique, la rue du Caire avec ses âniers, le palais des enfants, le bazar tunisien, le kampong javanais et ses petites danseuses, les fontaines lumineuses. « Ils ont regardé le décor, ils ne savent rien de la pièce », juge Fournel. Désormais, le ludique prend le pas sur le didactique, les Expositions universelles deviennent des foires qui préfigurent une nouvelle société de loisir.

1900 A la fois rétrospective du siècle et profession de foi en l'avenir, elle est dix fois plus vaste que celle de 1889 : 83 000 exposants, dont 40 000 étrangers, attirent 50 millions de curieux (la France compte alors 41 millions d'habitants). Les gares de Lyon,

de l'Est et Montparnasse sont réaménagées et le Métropolitain est inauguré à temps. « Pour réussir, il faut s'adresser au grand public. Pour le retenir, il faut l'arracher », conseillent les organisateurs. Outre déambuler sur le trottoir roulant baptisé « rue de l'Avenir », on fait le tour du monde au pied de la tour Eiffel dans un drôle de panorama animé. Le Miroir-embarras une population ébahie sur le pont d'un paquebot qui vogue de Villefranche à Constantinople. Le palais des Illusions, kaléidoscope géant, transporte 3 millions de curieux de la jungle à l'Alhambra. Cette attraction du palais de l'Électricité est, aujourd'hui, l'un des musts du musée Grévin (*voir l'encadré ci-dessous*).

Dans le pavillon des Arts, Mucha, Fouquet, Lalique, Gallé, Majorelle exposent leurs précieuses fantaisies. Les manufactures nationales sont, bien sûr, représentées. Sevres, notamment. La façade de grès émaillé de Charles Rissler et Jules Coutan qui sert à illustrer l'utilisation des produits de la Manufacture a, curieusement, adopté le square Félix-Desruelles, ancien jardin de l'Abbaye (168 bis, boulevard Saint-Germain).

Si l'Art nouveau rencontre un succès notable dans le mobilier et les arts décoratifs, en architecture, c'est le temps de la réaction et le triomphe du grandiloquent. Reste la sublime perspective ouverte depuis les Champs-Élysées jusqu'aux Invalides, les deux Palais qui la bordent, le Petit, édifié par Charles Girault, et le Grand, construit sous la direction de trois architectes en chef et de 60 décorateurs (*voir l'encadré page 19*) ainsi que l'imposant pont Alexandre III, linéé, en une seule arche de 108 mètres de portée, sur une boucle de la Seine.

Le fer se démocratise. Eiffel en est le maître. C'est son atelier qui conçoit le pavillon de Liège, où expose un fabricant d'armes de la capitale industrielle belge. La prestigieuse signature sauvera le bâtiment ! A Saint-Ouen, aujourd'hui, on n'y parle plus de guerre mais d'amour de l'art. Avant d'être transformé par les

Palais des Mirages du musée Grévin

L'attraction principale de l'Exposition universelle de 1900 fut le palais des Illusions.

En combinant alchimies architecturales et jeux de lumière, son concepteur, l'architecte Eugène Hénard, s'appliqua à montrer les ressorts que l'on pouvait tirer de la réflexion des objets dans une salle habitée de miroirs. Au grand dam du public, le palais de l'Électricité, où se trouvait le « kaléidoscope », fut détruit. Eugène Hénard décida alors de transplanter son « invention » au musée Grévin. Le dispositif fut admirablement perfectionné et renommé palais des Mirages. Dans cette salle hexagonale, les parois sont des glaces fines,

encadrées de colonnes et d'arcs de laiton aux motifs variés. Tous ces éléments combinés entraînent successivement le visiteur dans un temple hindou, une forêt sans fin, un palais des mille et une nuits. Aujourd'hui, le palais des Mirages recrée le même succès mais son dernier « son et lumière » a eu lieu le 31 décembre 2000. Si l'on peut encore traverser ce curieux endroit, ses effets « spéciaux », conçus en 1900, doivent subir quelques rénovations. M. B. Musée Grévin, Paris (XX^e), 01-47-70-85-05.

Jeux de décors, de lumières et de miroirs pour le palais des Illusions (1900), ancêtre des effets spéciaux.



Dédié aux beaux-arts en 1900, le Grand et le Petit Palais (ci-dessous) devaient recouvrir leur panache.

Les deux palais de Paris

A l'Exposition universelle de 1900, Paris offre une immense perspective sur les Invalides et deux pavillons dédiés aux beaux-arts, le Grand et le Petit Palais. Ces bâtiments centennaires n'ont certes rien perdu de leur prestige, mais ils ont sérieusement besoin d'être restaurés. Le premier, propriété de l'État, est de loin le chantier le plus lourd (29 millions d'euros, contre à celui du second, qui coûtera moitié moins, encore que le budget prévu devra subir une inflation de 4 millions d'euros pour que ce musée de la Ville de Paris retrouve ses ongles d'origine. Les travaux du Grand Palais sont délicats. D'abord, les plots sur lesquels il repose seront consolidés par des injections de béton. Outre les fondations, les charpentes métalliques, la grande nef centrale et les sculptures de la façade ont aussi besoin d'un bon coup de plumage. Cette première phase réalisée, le palais sera alors prêt à recevoir un traitement intérieur, une fois que le minotaure de la

Culture sera prononcée au lieu de venir de ce lieu d'exception. Le Petit Palais, lui, a subi de multiples aménagements par ses architectes Philippe Chaux et Jean-Paul Morel (les Zénith de Paris et de province) ont eu leur projet sur la reconquête de la lumière, via les verrières et les grandes baies vitrées de la façade. 6 000 mètres carrés seront créés en sous-sol et au second étage, afin d'installer un auditorium (180 places) et une cafétéria donnant sur le jardin intérieur. Cette nouvelle organisation offrira la possibilité de séparer le département des expositions temporaires de celui des accrochages permanents, lesquels occuperont 1 300 œuvres (au lieu de 850) selon un parcours historique visitant les courants artistiques du XIX^e et du XX^e siècle. Rendez-vous en 2005.

M. Lp

Galerie nationale du Grand Palais (VII^e), 01-44-13-17-17. Musée du Petit Palais (VIII^e), 01-44-51-39-31.





Le pont Alexandre-III (1900). Majestueux, 7 enjambe la Seine en une seule arche de 108 mètres de portée.

••• HLM de la ville en 10 ateliers d'artistes bien propres, il fut une église, puis un squat ! Eiffel présente aussi un petit chalet à terrasse couverte, démontable, métallique et polychrome, spécialement conçu pour les colonies. Cette « maison de fer » accueille à l'étape les randonneurs du parc naturel régional de la haute vallée de Chevreuse (Yvelines). Le père de la tour imagine encore le pavillon des Vins de la Gironde, bâtiment octogonal tout en poutrelles métalliques et en briques rouges chapeauté d'un toit en pagode. A la clôture de l'Exposition, le peintre-sculpteur académique Alfred Boucher le rachète pour en faire des ateliers d'artistes qu'il loue à bas prix, dans le XV^e arrondissement. A l'entrée, les deux voluptueuses caryatides proviennent du pavillon de la Femme de la même Expo. Aujourd'hui classée monument historique, la Ruche fête son cent-

nnaire et ne craint plus les bulldozers qui la menacèrent dans les années 1960... (voir l'encadré ci-dessous).

1931 Au début du xx^e siècle, l'empire colonial est à son apogée. Il s'agit donc d'arrimer économiquement et culturellement ces territoires à la métropole. L'idée d'une Exposition coloniale germe en 1910. La guerre éclate et laisse la France exsangue. Après maints reports, l'Expo internationale couvée par le maréchal Lyautey – la « mascarade », comme l'appelleront les surréalistes – ouvre finalement ses portes en 1931 dans le bois de Vincennes. De mai à novembre, 33 489 902 fans d'exotisme découvrent le monde à « Lyauteyville » ! Voyager, il est vrai, était beaucoup plus compliqué qu'aujourd'hui. •••

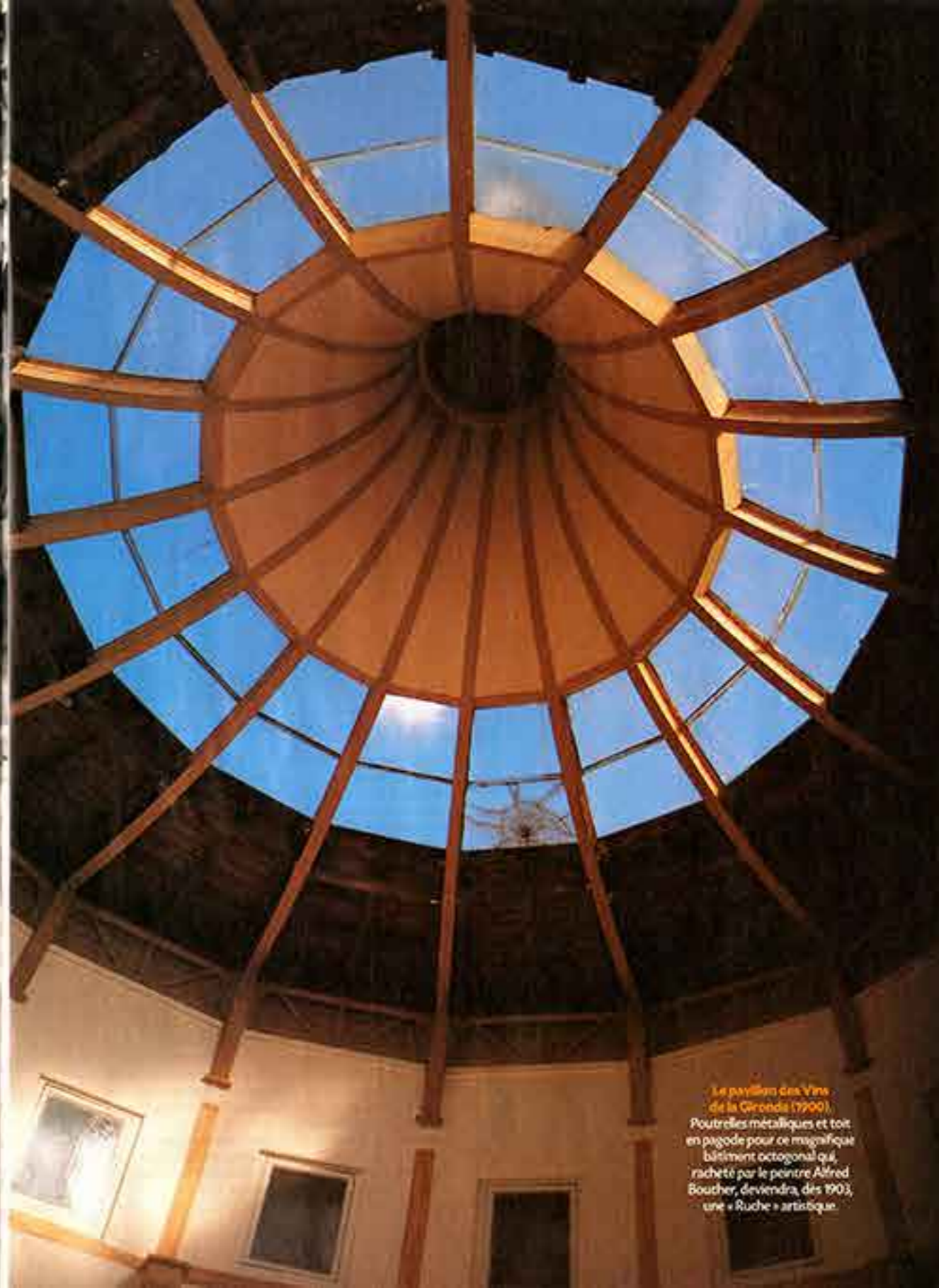
La Ruche Un siècle d'art vivant

Lieu d'inspiration des plus grands peintres de Fernand Léger à Robert Delaunay, cité d'accueil d'exils juifs de l'Europe de l'Est comme Chagall et Soutine, premier théâtre du jeune préparateur en pharmacie Louis Jouvet, actuel lieu de résidence du pléïade Ernest Pignon-Ernest et du metteur en scène d'origine allemande Klaus Michael Grüber. En un siècle, La Ruche n'a cessé de bouillonner. L'esprit humaniste du peintre Alfred Boucher, son

A l'entrée de la Ruche, une des deux caryatides provenant du pavillon de la Femme (1900).

fondateur, semble s'être coulé dans ces murs centenaires, acquis à la fin de l'Exposition universelle de 1900. Dès 1903, les bâtiments remplis dans un terrain de verdure se peuplent de créateurs venus de tous horizons. Plus de 140 ateliers s'ouvrent. La Ruche porte bien son nom jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, qui laisse l'endroit délabré. C'est l'arrivée de Paul Rebeyrolle, l'un des acteurs de la nouvelle figuration dans les années 1950, qui permet à la cité de redevenir le foyer artistique qu'elle était. En 1968 pourtant, elle est menacée de destruction. Caldes, Char, Sartre se mobilisent. Jacques Duhamel les

soutient. Sur tout, le couple Seydoux rachète l'endroit : sauve ! Treize rationalités y sont aujourd'hui représentées. Une façon d'être folle. Il l'esprit d'échange et d'ouverture revendiqué par le père de cette cité devenue un modèle du genre. Au point qu'un galeriste japonais aurait entrepris de recréer une Ruche dans les environs de Tokyo. M.V. 2, passage Danzig (OVI). Jusqu'en septembre 2003, expos, rencontres et portes ouvertes célèbrent le centenaire du lieu. A voir : La Ruche, cent ans d'une cité d'artistes, musée du Montparnasse (OVI), 01-42-22-93-96. A partir du 12 décembre.



Le pavillon des Vins de la Gironde (1900). Poutrelles métalliques et toit en pagode pour ce magnifique bâtiment octogonal qui, racheté par le peintre Alfred Boucher, devendra, dès 1903, une « Ruche » artistique.



Un Dées, immortel élevé en 1914 dans le Jardin tropical après l'incendie du pavillon de Cochinchine de l'Exposition coloniale de 1907.

Le Jardin tropical de Nogent

Chérie ! Vous êtes Armand Fallières, président de la République. Et, en ce 8 juin 1907, vous visitez l'Exposition coloniale de Nogent. Tam-tam et bam-bam. Dans le jardin – 7 hectares on s'écrit du bois de Vincennes vous, depuis 1899, au sein des plantes tropicales – vous attendent des dromadaires, des éléphants... Et des « indigènes » venus mettre de l'animation autour des pavillons congolais, annamites, malgaches, tunisiens, japonais et kanak construits pour l'occasion. Jusqu'au 6 octobre, 18 millions de Parisiens vont venir se offrir un voyage dans les colonies. Un succès. Chérie ! Vous êtes un curieux de l'an 2002. Pouvez le portail. Plus un bruit, sauf celui d'une panche qui bat dans

le pavillon dégingandé du Congo. Une voiture rejoint au fond du jardin les locaux du Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement (Cirad), héritier des activités scientifiques du jardin colonial d'autrefois. Ici, au début du 20^e siècle, furent formés des ingénieurs spécialisés en agronomie tropicale comme René Dumont, lui, un siècle plus tard, travaillant 150 chercheurs et étudiants passionnés par le développement. Dans le parc, au milieu d'une végétation qui voudrait tout envahir, les pavillons, fatigués, invitent à l'inventaire des Monuments historiques en 1994, racontant une histoire oubliée. Plus d'éléphants. Pas même en céramique : ceux-ci ont été volés. Des années

d'abandon. Une ruine. Réhabiliter le site ! Chérie ! devient le maire de Paris et le ministre des Affaires étrangères, gestionnaires des lieux. Le majordome de Chaumont-sur-Loire, Jean-Paul Pigot, directeur du Conservatoire international des parcs et jardins et du paysage, s'apprête à relever le défi. Sollicite par le Cirad, il a remis à l'automne 2001 un beau projet de reconversion du jardin en lieu de culture et de loisirs. Cher ? « Mais, que l'aménagement de la dalle au-dessus de la gare Montparnasse. » Long ? « Passe à l'acte, ne prendra pas plus de trois ans. C'est une affaire de volonté politique. Il suffit d'y croire et tout peut alors aller vite. Moi, j'y crois », dit Pigot.

Projetons-nous en 2005. Bienvenue dans le jardin retrouvé. Passez sous le portique chinois qui un artisan venu de Shanghai a rapé. Avec sa soie et son potager tropical, ses plantes oubliées protégées l'hiver par des serres amovibles et réchauffées par des câbles, avec ses expositions permanentes ou temporaires, son restaurant, sa librairie, ses colloques, ses bibliothèques spécialisées, avec les travaux du campus scientifique axés sur le développement durable, le Jardin tropical vous offre désormais le monde entier... Et même la photo du président Fallières en prime.

D. M.

Jardin tropical, 45 bis, avenue de la Belle-Gabrielle, Nogent-sur-Marne, (Val-de-Marne). 01-43-94-72-00.

Le musée national des Arts d'Afrique et d'Océanie

Pendant l'Exposition coloniale internationale de 1931, le bâtiment édifié par Laprade et Jausely sort d'abord de ville de réception. A la fin de la manifestation, il est transformé en un musée d'art et d'histoire à la gloire des colonies françaises et rattaché, en 1960, à la Direction des musées de France. Un peu plus tard, André Malraux le consacre à l'esthétique des arts

africains et océaniques. Le 31 décembre prochain, ses collections iront rejoindre celles du musée des Arts premiers, qui Brandy. Restent des salons et l'ajout d'un tropical. Renové en 1986, celui-ci conserve son cachet, malgré la centaine de boîtes en résine antracite. Y propoient 100 espèces (poissons-chats du Mexique, piranhas à ventre rouge, poissons-donne à colerette



Le bassin des procédés, à l'entrée du musée national des Arts d'Afrique et d'Océanie (1931).

blanche] des procédés égyptiens et des turbes d'eau douce. Les hôtes du manège l'auteur admirant, comme nous aujourd'hui, l'immense fresque de Pierre Duxon de la Halle, qui recouvre le muron de la ville des Cinq Continents et l'arrondissement en palmier conçu par Eugène Prinz pour le salon

d'Asie. A voir également, les fresques réalisées par Louis Bouquet pour la salle d'Afrique, où le mobilier signé Paul Méné est remarquable, notamment les fauteuils Eclair et le bureau en hêtre et laque. Musée national des Arts d'Afrique et d'Océanie, Paris 007, 01-44-74-84-80.



Notre-Dame des Missions (1921). Elle associe les différents styles coloniaux et fut remontée à Epinay-sur-Seine.

Seul édifice en dur, le musée des Colonies, construit par Laprade et Jausely (actuel Musée national des Arts d'Afrique et d'Océanie), consacre l'essor du béton armé et l'émergence d'un style nouveau : un élégant néoclassicisme dont la rigueur est ici balancée par la dentelle de pierre d'Alfred Jaillot, Grand Prix de Rome, représentant les apports à la métropole des civilisations d'outre-mer, Asie, Afrique, Océanie.

Autour du lac Daumesnil s'installent les Nations étrangères – à l'exception de l'Angleterre, qui déclare forfait – les colonies françaises occupant la rive sud. Le pavillon du Cameroun et du Togo, reconstitution stylisée d'une des cases d'indigènes Bamoun, n'a pas bougé, avec ses murs en torchis jaune, ses toits bombés coiffés de tuiles de châtaignier. Restauré en 1978 et rebaptisé « Pagode », il héberge un bouddha géant et la communauté bouddhiste de Paris.

En 1931, Dieu est d'abord dans la chapelle du pavillon des Missions catholiques, construite par Paul Tournon. Tous les convertis se recueillent devant l'autel de style Art déco en argent repoussé. Tournon a fait appel à une trentaine d'artistes de la nouvelle vague pour réaliser porche en pagode chinoise, clocher-minarete, façade de grès vernissé décorée des symboles des litanies de la Vierge en style extrême-oriental... Elevée sur une structure en bois, celle-ci fut remontée par l'architecte lui-même sur du béton, au 102 de l'avenue Joffre à Epinay-sur-Seine, dans la Seine-Saint-Denis.



Le pavillon du Cameroun et du Togo (1931). Situé autour du lac Daumesnil, il fut restauré en 1978 et abrite aujourd'hui la communauté bouddhiste de Paris.



Inauguré en 1937, l'endroit est aujourd'hui affecté au site de création contemporaine.

Le palais de Tokyo

Inauguré en 1937, le palais de Tokyo fleuron de l'Exposition internationale des arts et des techniques, a été dès 1934 la victoire de Le Corbusier. L'un des 300 architectes ayant concouru pour ce bâtiment. Faut-il que le projet des lauréats Donoï, Aubert, Vard et Darrigues, était un d'incarnier « l'esprit nouveau », empruntant au Grand Troion son trait le plus saillant, une majestueuse colonnade classique reliant deux ailes indépendantes, deux musées d'art moderne, ou simplement condamnés à se regarder en chiens de fiente Musée municipal à l'est, musée national à l'ouest. Ce dernier ayant été transféré au Centre Pompidou en 1977, l'aile occidentale connaît divers

locataires, comme le Centre national de la photographie. Elle est, depuis janvier dernier, consacrée, ou plutôt affectée, au Site de création contemporaine. Site franchie la porte de bronze de l'élegant palais Art déco, le visiteur découvre un champ de ruines. Les directeurs du Site ont souhaité laisser le bâtiment dans l'état où il l'ont trouvé : celui d'un chantier interrompu. A quoi bon un musée « fidèle », puisque le lieu, qui ne possède pas de collections, est voué aux présentations temporaires ?

Voici donc un simple hangar de 20 000 mètres carrés, où la jeune création se voit bien dans ses baskets. L'exposition en présence des artistes, après, couloirs permettant de se vautrer dans le hall bas renforcé ce côté bon enfant, de même que les horaires d'ouverture (12 heures minuit) et la présence d'une vaste cantine au rez-de-chaussée, le Tokyoikom. Des jeunes femmes à la voix bien assurée des hommes en prince de galas respectables côtoient sans cérémonie une foule jeune paysan pour deux

sous, à laquelle se mêlent des artistes ou les installateurs du prochain accrochage. Restauré, le visiteur du soir peut alors faire le tour du propriétaire, renseigné par des médiateurs et des médianes compétents et disponibles. Une question demeure : le Site avait-il sa place sur les pentes de cette colline de Chaillot désespérément standing, quand il aurait pu rimer un quartier moins favorisé en équipements culturels ? A.C.
13, avenue du Président Wilson
01-47-23-54-01

Sémiographie

- Le Guai
du premier Paris, sous la direction de Jean-Marc Péroche de Norelles
● Créateur de recherche au CNRS
● CHU de Paris, conseil régional d'Ile-de-France/Haute-Savoie
● Les Espaces universels de Paris, par Pascal Ory, Romy, collection Les Nœuds
● Le Site de l'Exposition universelle (1887-1889) Catalogue des Arts décoratifs / Horicher
● Cabanis 1829-1902 Catalogue Musée municipal de Boulogne-Billancourt
● La Fer à Paris Assommoir par Bernard Marty Catalogue Paulin de l'Ancre/Picard L'éclair
● Disponibilité
● Guide des 100 jardins publics de Paris par Jacques Beron Ed. Hervas, 1996, 1510 €
● La Fer à Paris par Marc Gelland Flammarion 25 €
● Des années de jeunesse d'Ile-de-France, sous la direction de Georges Poirson conservateur général du Patrimoine, Ed. Hervas, 1999, 175 €

1937 C'est le tout nouveau gouvernement du Front populaire, élu en mai 1936, qui inaugure dans les gravats et la discorde nationale la dernière des rencontres internationales où s'affrontent des idéologies, fasciste, communiste et pacifiste. Excluant les pavillons traditionnels sur l'artisanat et l'industrie, l'Exposition tourne le dos au passé et à la commémoration. La jeune génération des créateurs a les coudées franches pour frapper l'imagination des foules. Le Corbusier construit le pavillon des Temps nouveaux, Cassandre, Loupot, Falucci exposent leurs affiches au palais de la Publicité. Picasso réalise

Guernica pour le pavillon de l'Espagne républicaine... Dans le palais de la Lumière, élevé sur le Champ-de-Mars par Millet-Stevens, Raoul Dufy compose une vaste fresque, la *Fée Électricité*, adoptée depuis par le musée d'Art moderne de la ville de Paris (voir l'encadré ci-dessous). Le palais de Chaillot, construit sur les fondations de celui du Trocadéro (1878), et le palais de Tokyo (voir l'encadré ci-dessus) sont les témoins de cette époque perturbée. La télévision, le brassage des informations, les vacances à l'autre bout du monde participeront au déclin de ces grandes fêtes populaires, les plus importantes de l'histoire française. ● M.Ld

La Fée Électricité de Dufy

Conçu pour orner le hall du palais de la Lumière à l'Exposition de 1937, la *Fée Électricité* de Raoul Dufy, serait le plus grand tableau du monde : pas moins de 600 mètres carrés. Offert en 1964 par EDF au Musée d'Art moderne de la ville de Paris, il a trouvé refuge dans un autre bâtiment inauguré en 1937, le palais de Tokyo. Dans un lieu d'artifice de couleurs pures, Dufy peint la déesse des temps modernes, surveillée d'en haut par les dieux de l'Olympe. En bas, une brochure de ventes,

de philosophes et d'ingénieurs en génie électrique assiste à son triomphe. Le fond de paysage évoque les transformations du monde sous l'influence de cette bonne fée. Avant de se plonger dans cette gigantesque entorse, Dufy avait reçu de sa mère, Marie Dufy, le retour de choses du grand Lucrèce. D'où, peut-être, la fraîcheur de son inspiration. Actuellement en restauration, la *Fée Électricité* a retrouvé ses étincelles des novembre prochain J.C.
Musée d'Art moderne de la ville de Paris (XVI^e), 01-53-67-40-00.



Détail de la *Fée Électricité*, de Raoul Dufy (1937).